

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DE LA
RESPONSABILITÉ
DANS
L'ABSENCE DU SENS MORAL

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le Vendredi 2 Décembre 1898

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Gabriel IMBERT

Né à Bandol (Var), le 25 novembre 1861



LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

78, rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

—
1898

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DE LA
RESPONSABILITÉ
DANS
L'ABSENCE DU SENS MORAL

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

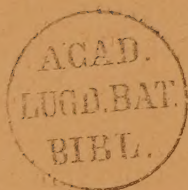
Et soutenue publiquement le Vendredi 2 Décembre 1898

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Gabriel IMBERT.

Né à Bandol (Var), le 25 novembre 1861



LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

78, rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

—
1898

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET
LACASSAGNE

DOYEN.
ASSESEUR.

Professeurs honoraires

MM. PAULET, CHAUVEAU, BERNE

Professeurs

MM.

Cliniques médicales	{ LÉPINE.
Cliniques chirurgicales	{ BONDET.
Clinique obstétricale et Accouchements	{ OLLIER.
Clinique ophthalmologique	{ PONCET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	{ FOCHIER.
Clinique des maladies mentales	{ GAYET.
Physique médicale	{ GAILLETON.
Chimie médicale et pharmaceutique	{ PIERRET.
Chimie organique et Toxicologie	{ MONOYER.
Matière médicale et Botanique	{ HUGOUNENQ.
Zoologie et Anatomie comparée	{ CAZENEUVE.
Anatomie	{ FLORENCE.
Anatomie générale et Histologie	{ LORTET.
Physiologie	{ TESTUT.
Pathologie interne	{ RENAUT.
Pathologie externe	{ MORAT.
Pathologie et Thérapeutique générales	{ TEISSIER.
Anatomie pathologique	{ AUGAGNEUR.
Médecine opératoire	{ MAYET.
Médecine expérimentale et comparée	{ TRIPIER.
Médecine légale	{ POLLOSSON (Maurice).
Hygiène	{ ARLOING.
Thérapeutique	{ LACASSAGNE.
Pharmacie	{ BARD.
	{ SOULIER.
	{ CROLAS.

Professeur adjoint

Clinique des Maladies des Femmes M. LAROYENNE.

Chargés de cours complémentaires

Clinique des maladies des Enfants	MM. WEILL	agrégé
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS.	—
Accouchements	POLLOSSON (Aug.).	—
Botanique	BEAUVISAGE.	—

Agrégés

MM.	MM.	MM.	MM.
BEAUVISAGE	ROLLET	DURAND	PAVIOT
CONDAMIN	ROUX	DOYON	NOVÉ-JOSSERAND
COURMONT	COLLET	BARRAL	BERARD
DEVIC	BOYER	MOREAU	BORDIER
POLLOSSON (A.)	VALLAS	PIC	SAMBUCC
ROCHET	SIRAUD		

M. BEAUDUN, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. LACASSAGNE, président; BOYER, assesseur; ROLLET et COURMONT, agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises, dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

AVANT-PROPOS

Les progrès qu'a faits dans les âges la médecine légale des aliénés sont directement en rapport avec la connaissance des maladies mentales. Tandis que les idiots, les lunatiques, les gens qui, manifestement, ne jouissaient pas de leur raison étaient seuls exonérés de toute responsabilité, notamment dans la législation anglaise, il faut arriver à Pinel et Esquirol pour voir admettre la folie partielle comme cause de l'irresponsabilité.

L'étude des dégénérescences, commencée par Morel, a jeté une grande lueur sur la question des développements morbides.

Les affections, les sentiments ont été analysés, des formes mentales morbides sont reconnues et à mesure que s'étend l'investigation scientifique, comme corollaire s'étend aussi l'irresponsabilité morale.

Mais au lieu de rechercher dans la notion même de la responsabilité une base solide, les législations se sont appliquées à déterminer un critérium, sorte d'étalon servant à juger la portée morale d'un acte par rapport à l'individu qui le commet.

On a dit tout d'abord : Tout individu qui peut discerner le bien du mal doit être considéré comme irresponsable ; ce qui est inadmissible, car, entre autres choses, il ne tient pas compte des impulsions pas plus que des erreurs d'interprétation imputables au délire. C'est ainsi que le mégalomane transgresse de parti pris des lois qu'il sait exister, qu'il considère justes pour tous excepté pour lui-même, parce que son délire le rend tout-puissant, que, partant, nulle prescription ne lui est applicable ; ainsi également que le mystique pourra commettre un acte qu'il sait être un crime, sous l'influence d'une hallucination, parce qu'il estime ne pas pouvoir enfreindre les ordres de Dieu.

Puis on a invoqué le délire : Si l'acte commis était dû au délire ; s'il prenait son origine et sa raison d'être dans les conceptions erronées du sujet, celui-ci était déclaré irresponsable ; dans le cas contraire, il était justiciable du droit commun.

Plus acceptable est ce second critérium, mais il ne répond qu'à une catégorie déterminée de malades ; il laisse systématiquement de côté les folies sans délire, et de plus, même pour ceux auxquels il est applicable, est susceptible de fausses applications. Soient, par exemple, les épileptiques atteints d'obnubilation intellectuelle momentanée, qui se livrent à des actes que punit le législateur, actes dont ils n'ont gardé aucun souvenir et desquels ils ne sauraient être rendus responsables.

Il n'y a point lieu, nous semble-t-il, de rechercher un critérium unique, mais de rechercher dans les caractères mêmes de la responsabilité son application tant aux normaux qu'aux malades.

Après avoir défini le sens moral, donné les caractères qui permettent de diagnostiquer son absence, nous parlerons de la responsabilité.

Que M. le Professeur Lacassagne nous permette de lui adresser nos respectueux remerciements de l'honneur qu'il a bien voulu nous faire en acceptant la présidence de notre travail inaugural et des conseils qu'il a bien voulu nous donner.

SENS MORAL — SA DÉFINITION

CARACTÈRES DE L'ABSENCE DU SENS MORAL

Par sens moral, on entend cet état de conscience qui permet à l'individu de discerner le bien du mal, cette faculté qui donne l'approbation aux actions bonnes et fait reproche des mauvaises (Magnan).

Dans la vie sociale, cette faculté joue un rôle très important, puisque c'est elle qui nous fait respecter le bien qui ne nous appartient pas, qui ne nous permet pas d'entreprendre ce qui peut nuire à d'autres, qui nous guide dans le conflit des intérêts.

Privé de sens moral, l'individu est donc non seulement un être incomplet, mais aussi un être nuisible, ou tout au moins dangereux, puisqu'il n'a en vue que la satisfaction de ses instincts, de ses passions.

Dans ses études sur les fonctions du cerveau, Gall a écrit sur le sens moral de longues pages ; il en fait une faculté bien définie, susceptible d'un développement particulier, parallèle ou non à celui des autres fonctions cérébrales ; sa localisation est à la région frontale anté-

rieure entre le centre de la sagacité et celui de la théosophie au-dessous.

Despine, Trélat, Leuret se sont occupés de la question ; pour ne pas allonger notre travail outre mesure, nous nous contentons de citer leurs noms pour passer à un auteur plus récent.

Enrico Ferri (*l'omicidio nell'anthropologia criminale*, 1895) s'exprime ainsi en parlant du sens moral : « Le sens moral ou social est dans l'ordre psychique ce que la cinesthésie ou sens commun est dans l'ordre physiologique. Et de même qu'il y a le caractère physique, (il y a le caractère moral, intimement uni avec lui et constituant ensemble la personne, le facteur personnel en très grande partie congénital, par lequel précisément varie le mode d'action des motifs internes et externes, aussi des sensations, des émotions et des idées et partant le mode de réaction de l'individu à ce qui l'entoure. Ce qui tend à nous expliquer pourquoi des hommes ayant les mêmes idées et vivant dans un même milieu physique et social ambiant peuvent avoir une conduite morale différente, ce qui se condense dans ce principe cardinal de psychologie pratique, que l'homme agit comme il sent et non comme il pense, et qu'il doit être étudié et jugé plutôt d'après ses sentiments que d'après ses idées. La première et la plus puissante des conditions pour que l'homme dans le débat inexorable de la lutte pour l'existence au lieu de retenir son activité dans les limites du droit, recoure aux moyens criminels, réside toute dans le manque de sens moral ou par atrophie congénitale ou par suite des conditions psycho-pathologiques ou par obnubilation momentanée et passionnelle. » (p. 330).

Ce qui prouve bien le non-parallélisme de développement entre le sens moral et les autres fonctions cérébrales c'est la possibilité d'une atrophie complète ou de l'obnubilation de cette faculté, alors que les autres fonctions sont parfois très brillantes. « Ne sont que trop fréquents, écrit Ferri (ouvrage cité p. 328), les exemples d'hommes illustres par la noblesse et l'élévation de leurs idées, mais d'une conduite morale et sociale en désaccord avec elles précisément par une infériorité de sentiments qui arrive à une véritable idiotie morale en opposition avec leur génie intellectuel. »

Le milieu, l'éducation, l'entourage exercent sur le développement du sens moral une influence toute puissante, capable de réprimer les mauvais instincts et de pousser à l'épanouissement des bons. Flechsig accorde une large part aux influences physiques. « Des influences nuisibles, écrit-il (*Études sur le cerveau, Revue du Psychiatrie*, 1898), atteignant l'être venu au monde peuvent également poser le fondement d'une dépravation morale. Nous nous heurtons ici à ce qu'on nomme d'habitude le milieu dans le sens le plus large du mot, non seulement l'influence intellectuelle et morale par l'entourage, mais encore avant tout, les circonstances et les faits corporels et physiques. Plus l'enfant est jeune et plus les influences malsaines agissent puissamment sur le caractère ; jusqu'à la puberté même des altérations physiques peuvent faire d'un caractère originairement bon une personnalité entièrement perverse avec renversement de tous les instincts, de tous les sentiments.

A plus forte raison devra-t-il en être ainsi lorsque s'ajoutera à ce milieu pernicieux le fardeau d'une longue hérédité.

L'enfant, qui représente l'état de nature, affranchi des correctifs de la civilisation, subordonne tous ses actes à la satisfaction de ses instincts ; il est surtout foncièrement égoïste et féroce propriétaire. Quoi qu'on lui présente, l'enfant étend la main pour s'en emparer, à moins qu'une expérience précédente lui ait fait sentir l'inconvénient de cet acte. Montrez-lui une bougie allumée ; la flamme excitant sa convoitise, l'enfant voudra immédiatement s'en emparer, mais lorsque la douleur occasionnée par la brûlure lui aura fait sentir le danger de cet acte, il se méfiera des objets brillants. C'est par ces leçons de choses que se forme la conscience ; abandonné à lui-même l'enfant n'acquiert qu'à ses dépens.

Les idées morales puisent aussi leur origine dans le raisonnement par analogie. Nous avons appris, soit à nos dépens, soit par l'éducation qui remplace l'expérience personnelle, qu'il est mauvais de prendre le bien d'autrui ; appliquant cette notion, nous serons amenés à considérer comme mauvais tout acte ayant pour nous un point de contact avec celui qui constitue le vol ; nous respecterons donc la maison, les biens, la bourse d'autrui, toutes choses ayant un caractère commun : elles appartiennent à un autre.

L'expérience personnelle ne pouvant jamais être que bien restreinte et le raisonnement n'intervenant que sur des idées morales antérieures, c'est surtout par l'éducation, l'influence du milieu, que se développera cette faculté spéciale du sens moral. Si ce facteur essentiel, l'éducation, vient à manquer, et que par surcroît il s'agisse de ces êtres mal nés, venus au monde avec des tares, une disposition naturelle, écrit Flechsig (ouvrage

cité) disposition semblable à un germe, et qui influence d'une manière décisive toute l'évolution ultérieure jusqu'à la puberté, le sens moral demeurera atrophié.

Il peut arriver cependant que le sens moral ne soit pas apte à être développé. Tel est, nous semble-t-il, le cas du jeune de V... que nous avons connu au pénitencier de Cayenne. De très bonne famille, et ayant été dans son enfance l'objet de soins attentifs, ce malheureux avait, pour un motif futile, frappé mortellement sa mère. Or, non seulement il ne manifestait aucun regret de son crime, mais encore il avouait s'étonner que sa mère eût osé lui refuser de l'argent pour le jeu. Les renseignements que nous avons pris sur son jeune âge nous l'avaient montré cruel, vaniteux ; ses parents avaient, sans succès, essayé de le corriger.

L'individu privé du sens moral présente, au point de vue psychique, quelques caractères particuliers.

Les instincts mauvais sont prédominants, les sentiments affectifs nuls ou pervers ; les passions basses, telles que l'égoïsme, sont très développées. C'est en général dès le jeune âge que s'accusent les signes non équivoques de l'infirmité mentale ; le caractère est fantasque, violent ; les uns frappent brutalement les animaux, leur enfoncent des épingles dans la chair pour se distraire ; d'autres n'ont pas de passe-temps plus agréable que de lancer des pierres sur les personnes qui passent à leur portée, ne se souciant nullement du résultat possible de leurs jeux.

Cette insensibilité morale est un caractère distinctif. Ferri nous cite l'exemple de Crocco qui, à trois ans, plumait tout vifs les petits oiseaux ; d'un parricide qui dans son

enfance prenait plaisir à aveugler les petits poussins. Despine raconte dans sa *Psychologie naturelle*, t. 2, p. 499, le cas du lieutenant de Mercy, qui fut condamné pour assassinat. Cet officier avait un chien qu'il ne pouvait faire obéir à sa guise : il lui passa un poignard au travers du corps, observant tranquillement les convulsions ; dans une marche, deux soldats exténués par la chaleur ne pouvaient suivre la colonne ; le lieutenant les fit attacher derrière un char : l'un de ces malheureux mourut peu après.

Un autre caractère est la futilité des mobiles : Lewis (les causes célèbres de l'Angleterre) cite les cas de Burke et de Hare, qui, en 1825, se livraient à la pratique de l'assassinat, uniquement pour vendre des cadavres aux professeurs de médecine, à qui il était interdit d'opérer sur les hospitalisés.

Quant aux signes tirés de l'examen physique, signes connus depuis Morel sous le nom de stigmates de dégénérescence, ils coïncident habituellement en plus ou moins grand nombre avec les infirmités mentales congénitales, mais n'ont pas la valeur qu'on leur avait attribuée. Ce sont des déviations, excès ou arrêts de développement pouvant frapper tous les appareils ou organes de l'économie, c'est le déplissement ou l'enroulement du pavillon, l'adhérence ou l'absence du lobule (oreille de Morel), c'est le coloboma de la choroïde et de l'iris, c'est l'asymétrie crânienne, la microcéphalie, la mégalocéphalie, etc. Ces signes de dégénérescence avaient suggéré à Lombroso que la moindre imperfection corporelle prouvait toujours une dégénérescence morale et que l'homme par exemple aux oreilles simiesques était forcément un délinquant-né.

Dans une étude sur la valeur des signes de dégénérescence, parue dans les *Annales médico-psychologiques* de 1894, le Dr Naecke, de Saxe, constate que les stigmates sont déjà très nombreux parmi les normaux. « Je n'ai trouvé, dit-il, que 3 p. 100 d'entre les garde-malades du sexe féminin qui en fussent exemptes, et il s'en trouvait ordinairement plusieurs à la fois combinés. On voit donc qu'un seul stigmate n'est d'aucune importance, moins encore spécifique, d'autant moins qu'il peut se trouver déjà ethniquement. Ce n'est donc que l'accumulation des signes qui peut être de quelque valeur diagnostique et démontrer un état cérébral inférieur, la bile.

Tel est aussi l'avis de Ferri et de la plupart des aliénistes et criminalistes français. Ils ont démontré que les criminels-nés, récidivistes, les aliénés alcooliques et les imbéciles sont des êtres dégénérés au physique et au moral et que ce sont eux qui réunissent le plus grand nombre de stigmates d'imperfection corporelle. L'examen physique complète l'état mental, mais on ne peut conclure de l'un à l'autre.

D'autre part, après avoir donné quelques observations concluantes, Magnan, écrit dans ses *Recherches sur les centres nerveux*, 1893, p. 255 : « Nous pourrions citer beaucoup d'autres faits analogues dans lesquels les stigmates physiques sont à peine ébauchés ou font complètement défaut. »

L'examen somatique ne nous fournira donc que des présomptions, et pour diagnostiquer l'absence ou la faiblesse du sens moral, nous devons étudier les caractères de l'acte accompli.

Lorsque, pour se venger d'une simple observation ou

de l'emploi d'une épithète injurieuse, une jeune fille incendie une maison au risque de griller son propriétaire, il nous semble évident qu'il n'y a aucune proportion entre le dommage causé et le motif invoqué ; si elle n'a point été poussée par une raison morbide, cette jeune fille manque de sens moral. Ce caractère nous paraît être distinctif.

L'examen psychique montrera la prédominance des instincts mauvais, l'absence ou la perversion des sentiments affectifs, et aussi une insouciance complète.

C'est quand ils arrivent à l'âge adulte, ou plus exactement, quand ils sont livrés à eux-mêmes que les individus dénués de sens moral attirent sur eux l'attention de la justice, parce que c'est à ce moment-là, qu'ils se trouvent aux prises avec les difficultés, soit pour la satisfaction de leurs instincts, soit pour leur établissement, la lutte pour l'existence. Et c'est probablement pour cette raison que le contingent fourni par les classes pauvres est plus élevé que celui fourni par les classes aisées où les difficultés sont moindres, les obstacles plus facilement levés, le secours plus proche, et aussi peut-être la dissimulation plus aisée.

RESPONSABILITÉ

Etant donné un individu dénué de sens moral, dans quelle mesure pourra-t-il être déclaré responsable devant la justice, s'il commet quelque méfait ?

Pour être intégrale, la responsabilité nécessite trois conditions : l'intelligence de l'acte à accomplir, l'appréciation de sa valeur morale et l'absence de contrainte. La viciation d'un quelconque de ces facteurs met en cause la responsabilité.

Le chasseur qui, sous le coup d'une illusion, croyant tirer sur un oiseau, tue un de ses semblables, commet une erreur dont il ne saurait être tenu pour responsable que s'il est lui-même la propre cause de son illusion, par exemple, s'il est ivre.

L'épileptique qui, au début d'un accès, est victime d'une impulsion subite et irrésistible (et ce qui prouve le manque de conscience momentanée, c'est l'oubli généralement complet de l'acte accompli) est dans le même cas.

Plus délicate est l'appréciation de la valeur morale, attendu qu'il est fort difficile de se faire une idée de la

mentalité d'autrui puisqu'on ne juge des autres que par soi-même : Quand nous avons affaire aux autres, dit Spencer (introduction à *la Science sociale*, 1878), et que nous interprétons leurs actes et leurs paroles, nous sommes obligés de nous représenter leurs sentiments et leurs actes dans les conditions de nos sentiments et de nos actes. Et alors, nous ne pouvons jamais être tout à fait dans le vrai et même au contraire nous tombons totalement dans le faux. L'idée qu'un homme se fait de l'esprit d'un autre est toujours plus ou moins sur le modèle du sien propre ; elle est de même nature, et, évidemment, plus la nature morale de cette personne doit se faire une idée différente de la sienne et plus l'interprétation qu'elle en donnera a chance d'être éloignée de la vérité. »

Il est clair qu'à défaut de texte écrit, nous n'avons d'autre critérium que notre idée acquise personnelle, et qu'il arrive qu'une action est bonne ou mauvaise non en elle-même, mais en regard, avec ce qu'on nous en a appris, avec l'idée que nous nous en sommes fait. C'est quelquefois affaire de latitude : nous jugerions sévèrement en France l'homme qui tuerait son vieux père pour lui épargner la conscience de ses infirmités, de sa déchéance. Chez certaines peuplades sauvages, cet acte était méritoire.

C'est pourquoi pour apprécier cette valeur morale, il nous faut tenir compte de l'éducation du sujet, du milieu dans lequel il a vécu et des idées qui y prévalent.

Pendant longtemps, le libre arbitre a été considéré comme le fondement même de la responsabilité.

Le libre arbitre de l'homme, dit Fahet (*Dictionnaire*

des sciences médicales, art. Responsabilité légale des aliénés) comme fait psychologique primordial et la responsabilité morale et légale comme sanction de ce principe dans la pratique, dans la vie individuelle de l'homme, comme dans le fonctionnement des sociétés, voilà le grand fait qui domine l'existence humaine et qui sert de base à la morale, au droit et à toutes les législations.

Sans entrer ici dans une discussion métaphysique et nous demander si les actes humains relèvent bien d'une volonté susceptible de détermination indifférente, nous nous contenterons de montrer en quelques mots la fragilité de ce principe, tant au point de vue de l'individu qu'au point de vue de la société.

Qu'importe en effet, que l'individu se détermine volontairement ou non s'il ignore la portée morale de l'acte qu'il commet ? D'autre part, s'il a l'intelligence de cette portée morale, ne peut-il également se déterminer en vertu de motifs qui pour lui, légitiment parfaitement son action ?

Au point de vue social, la chose est encore plus simple, le libre arbitre est entièrement négligeable. Une société en tant que collectivité a le droit de se défendre et de ne pas permettre que sa sécurité soit troublée ; dès lors, que les actes qu'elle juge dangereux pour son existence soient volontaires ou involontaires, elle aura souci d'en empêcher le renouvellement ; on ne peut en effet sacrifier à la liberté d'un seul la sécurité de plusieurs.

En outre, l'étude des maladies mentales nous montre bien dans quelle erreur l'on tomberait si l'on s'avisait de faire de la libre détermination le fondement de la responsabilité. Le persécuté qui prémédite avec soin un attentat

contre celui qui est à ses yeux, la cause responsable de ses maux et qui attend pour le frapper le moment favorable, se détermine librement, et ce n'est certes pas parce qu'il s'est volontairement déterminé qu'il sera déclaré responsable ou irresponsable.

Nous admettrons donc que les trois conditions : intelligence, appréciation morale et absence de contrainte sont toutes les trois également nécessaires à la notion de responsabilité.

Sans pénalité, la responsabilité est illusoire. La thèse de la pénalité relève de deux doctrines : l'utilité sociale et la justice absolue.

La première de ces théories, soutenue par Hobbes, Montesquieu, Bentham, repose sur le droit qu'a la collectivité de protéger sa propre existence.

La seconde est d'ordre métaphysique : elle admet que toute faute étant avant tout une violation de la loi morale antérieure et supérieure aux lois humaines doit être punie pour le rétablissement de l'ordre moral. Leibnitz et Kant ont soutenu cette théorie.

Les philosophes modernes ont amalgamé ces deux idées.

Récemment M. Tarde a présenté un système quelque peu différent (*De la philosophie pénale*, 1891). Cet auteur fait reposer la responsabilité individuelle sur deux conditions : la similitude sociale et l'identité personnelle. La similitude sociale, c'est : la conformité des goûts, des idées morales, des jugements parmi les individus vivant ensemble, goûts, idées, jugements acquis par l'imitation et sous l'influence du milieu.

L'identité personnelle, c'est : la personnalité envisagée

sous le rapport de la durée ; ce dernier caractère a pour l'auteur une très grande valeur.

Pour M. Dubuisson, le principe de l'utilité sociale est suffisant ; nous partageons cette opinion.

En ce qui regarde les sujets dont nous nous sommes occupé (dénusés de sens moral) nous croyons que les principes du droit commun leur sont applicables même si on les considère comme des aliénés, c'est-à-dire qu'au point de vue médico-légal nous n'avons pas à nous inquiéter de savoir si l'auteur de tel ou tel délit, le fauteur de tel ou tel crime possède une mentalité normale ou non (ce qu'il est d'ailleurs parfois bien difficile de déterminer), mais bien de savoir si les conditions requises de la responsabilité existent pleinement ou non ; dans le premier cas, la responsabilité sera entière, dans le second, elle pourra être partielle ou nulle.

La responsabilité partielle, vigoureusement repoussée par Falret (article cité), est admise aujourd'hui par bon nombre de criminologistes et de médecins légistes.

Tardieu, cité par Lutaud (*Médecine légale*, p. 379), dit : « J'ai bien des fois fait triompher la doctrine de la responsabilité, et je suis assuré que j'ai mieux servi de cette façon et les vrais intérêts des accusés et la dignité de la médecine, dont les avis ne sont tenus en mépris que lorsqu'ils veulent s'imposer sans raison et sans mesure. »

Dans le *Manuel d'expertises médicales en matière criminelle*, 1887, le Dr Coutagne, de la Faculté de Lyon, constatait que « la théorie de la responsabilité atténuée, vue d'un mauvais œil par les aliénistes confinés dans les études cliniques, affirme tous les jours sa valeur pratique

dans le domaine des expertises judiciaires où l'on peut dire qu'elle a acquis droit définitif de cité ».

D'autre part, le professeur Ball écrivait : « Les aliénés, et ils sont nombreux, qui ont conservé une partie souvent considérable de leur fortune intellectuelle sont incontestablement gouvernés dans une certaine mesure par les mêmes sentiments, par les mêmes instincts, par les mêmes motifs que les autres hommes et c'est pourquoi dans quelques cas on est en droit de leur appliquer les principes du droit commun » (*De la responsabilité partielle des aliénés*, 1886).

Nous ne ferons que citer Molinier, professeur à la Faculté de droit de Toulouse, Delasiauve, Belloc, Lasègne, tous partisans de la responsabilité partielle.

Traitant « du principe délimitateur de la criminalité et de l'aliénation 1892 », M. Dubuisson, médecin de Sainte-Anne, s'exprime ainsi : « On accepte aujourd'hui dans la pratique, avec la conception de responsabilité limitée, sa conséquence naturelle : une atténuation correspondante dans la pénalité. Il n'y avait autrefois à l'origine du Code pénal que des aliénés complètement irresponsables, en très petit nombre, il est vrai ; il y a aujourd'hui des aliénés à demi-responsabilité, à quart de responsabilité et ceux-là foisonnent. »

Dans ses *Recherches sur les centres nerveux*, 1893, p. 544, M. Magnan dit : « Le médecin expert est appelé le plus habituellement à constater des troubles intellectuels qui permettent de conclure soit à l'irresponsabilité absolue de l'inculpé, soit à une responsabilité atténuée, notamment chez certains déséquilibrés dont la volonté, sans être enchaînée par une idée délirante, une halluci-

nation, une obsession ou une impulsion, n'en est pas moins dans une certaine mesure entravée dans son fonctionnement régulier par l'instabilité du moral et du caractère. »

Telle est aussi la doctrine professée par M. le professeur Lacassagne dont les nombreux rapports médico-légaux ont contribué dans une large mesure à faire admettre l'idée de la responsabilité limitée.

Au Congrès de médecine légale de Bruxelles, 1897, M. de Boeck lisait un rapport sur la responsabilité et en particulier sur la responsabilité partielle. « La question de la responsabilité, dit-il, n'est posée au médecin légiste que comme complément d'une autre question, fondamentale celle-là. Ce que le juge nous demande, ce que nous évaluons, ce que nous décrivons dans nos rapports, c'est l'état cérébral du prévenu. Dites-moi, nous demande le juge, si, au moment de commettre son délit, son crime, l'inculpé jouissait de la plénitude de ses facultés mentales, s'il n'était pas atteint d'une maladie psychique, s'il n'était pas contraint par une force à laquelle il ne pouvait pas résister.

« Ce que le médecin légiste a donc à évaluer, c'est la valeur cérébrale de l'inculpé, c'est l'existence d'une affection mentale. Trouve-t-il des symptômes d'affaiblissement cérébral, d'affection cérébrale bien déterminée, il conclut à l'irresponsabilité ; le prévenu n'en a-t-il pas présenté, l'expert conclut à la responsabilité. Ces termes de responsabilité et d'irresponsabilité ne sont pour nous que des formules, dans lesquelles nous concrétions et schématisons brièvement le résultat de nos recherches. »

« La plupart des criminels, dit-il plus loin, appartiennent aux insuffisants. Il peut arriver donc que l'expert, quelque

habile qu'il soit, ne réussisse pas à définir l'état cérébral d'un individu, ne parvienne pas à le classer, à déterminer s'il doit le ranger parmi les normaux responsables ou parmi les débiles irresponsables. Pour schématiser son opinion en formule simple, l'expert déclarera que l'inculpé ne jouit que d'une responsabilité limitée, atténuée, partielle. »

En somme, ainsi comprise, la responsabilité partielle n'est qu'un pis-aller, dû à la faiblesse de nos connaissances en la matière et destiné à disparaître avec les progrès de la science.

Cette manière de voir ne nous paraît pas répondre à la réalité des faits; entre la responsabilité complète et l'irresponsabilité, il y a place pour un moyen terme, suffisamment précis.

« Il y a des êtres, dit M. Hamon (*Archives d'anthropologie criminelle*, 1897), qui ont une notion des choses différente de celle possédée par la moyenne des individus dans le même milieu. Il y a inexacte appréciation des rapports qui lient ces choses. Ce que la moyenne humaine qualifie bien n'est plus bien pour ces individus. Ce sont des débiles moraux, des débiles intellectuels, ou des débiles intellectuels et moraux. Toutefois leur faiblesse mentale n'est pas telle qu'ils détonnent brusquement dans le milieu, que tous constatent leur aberrance. C'est simplement un affaiblissement moral ou intellectuel. C'est une inexacte notion des choses et de leurs rapports due à une éducation absente ou faussée. C'est une incapacité congénitale ou acquise, permanente ou passagère, à saisir l'exacte relation des choses. Pour ces individus atteints de débilité intellectuelle et morale, il y a atténuation de la responsabilité. »

Quels sont les éléments qui nous serviront à déterminer la responsabilité partielle ? Certes, nous ne possédons pas de phrénomètre et nous n'avons pas les moyens de graduer une conscience comme on gradue un thermomètre, mais dans la pratique point n'est besoin de cet instrument perfectionné.

Lorsque les juges ayant à appliquer un article du Code pénal, par exemple l'article 330 : « Toute personne qui aura commis un outrage public à la pudeur sera punie d'un emprisonnement de 3 mois à 1 an et d'une amende de 16 à 200 francs », se décident pour 6 mois de prison et 50 francs d'amende, ils ne font pas autre chose qu'apprécier le degré de responsabilité du prévenu et pour ce, ils tiennent compte des circonstances dans lesquelles le délit a été commis, de la personnalité du délinquant, de ses antécédents, etc.

Il doit en être de même du médecin-légiste que sa pratique, ses connaissances spéciales mettent à même d'émettre un avis autorisé.

Les éléments de cette atténuation nous les trouvons dans les antécédents héréditaires ou morbides personnels, dans les caractères de l'acte incriminé, dans l'examen physique et psychique du criminel, dans la détermination du milieu et des influences qui ont présidé à son développement mental.

La principale objection faite à la théorie de la responsabilité partielle est celle-ci : « Vous constatez, dit-on, que ces criminels sont dangereux de par leurs tendances naturelles, leurs instincts dépravés et sous prétexte que leur mentalité est inférieure à celle de la moyenne, qu'ils fléchissent sous le poids d'une lourde hérédité morbide,

vous demandez pour eux une diminution de peine ; ce devrait être le contraire. » Ce raisonnement nous semble très exact, s'il ne s'agit que d'envisager la préservation sociale.

Mais par responsabilité partielle, nous n'entendons pas seulement une diminution de pénalité ; il doit s'y ajouter une idée morale, c'est-à-dire l'association de la répression à l'éducation. Tel était l'avis de Leuret qui préconisait le traitement moral. Sous ce titre : méchanceté native, penchant à la destruction de toute sorte d'objets, tentatives d'homicide ou d'incendie observées chez une jeune fille, Leuret donne l'observation d'Uranie M... (*Annales d'hygiène publique*, tome XIV, p. 398-401) ; il fait suivre l'observation des lignes suivantes : « J'ai conseillé de placer cette enfant dans un hospice d'aliénés ; on l'y a mise et on l'y garde depuis bientôt deux ans. C'est là qu'elle s'amendera si elle peut s'amender ; ses actions y sont soumises à une règle sévère, la répression suivrait de près les fautes dont elle se rendrait coupable ; elle le sait et s'observe. Les instincts paraissent les mêmes qu'autrefois, mais sa conduite est meilleure et la contrainte produit chez elle ce qu'elle produit chez les mauvaises natures qui y sont soumises, non pas une véritable conversion, mais une succession d'actes ne méritant ni l'éloge, ni le blâme et dont l'ensemble forme une vie sinon heureuse du moins supportable. »

Dans un article publié sur la folie morale dans *The Journal of mental science* et résumé dans les *Annales médico-psychologiques* de janvier-février 1897, M. Bénédict s'élève contre les théories modernes qui confèrent l'irresponsabilité aux pervers et aux simples et formule les conclusions suivantes :

1° La dépravation morale congénitale n'est pas un motif d'acquittement pour les criminels et les vicieux ;

2° L'acquittement doit être accordé seulement lorsque les actes criminels ou vicieux sont le produit d'une folie véritable aiguë, chronique ou périodique ;

3° La combinaison de la dépravation avec la faiblesse mentale ne doit pas entraîner l'acquittement.

Non seulement, le professeur viennois ne reconnaît pas les fous moraux irresponsables parce que fous moraux, mais encore il entend que l'on fasse d'abord expier à ces anormaux leurs méfaits, puis qu'on les séquestre dans des établissements spéciaux. Cette conception est assez originale et aboutit à ce résultat assez imprévu de punir un coupable en raison inverse de sa responsabilité, car la séquestration n'est plus excusable quand l'acte commis a reçu la sanction pénale ordinaire.

Par contre, il est beaucoup d'auteurs qui à la suite de Falret plaident l'irresponsabilité absolue des anormaux quels qu'ils soient et triomphent de la stabilité de leur critérium. Le médecin légiste, dit Falret, article cité, pour apprécier si un individu soumis à son examen, doit être puni ou absous, s'il est coupable ou s'il doit être exonéré de toute responsabilité a besoin d'un moyen de jugement plus certain et moins contestable. Si le médecin expert arrive à constater l'état de folie du sujet confié à son examen, quels que soient la forme ou le degré de cette folie, quelque apparence de raison et de liberté morale que cet individu ait conservée, il doit être considéré comme irresponsable. On doit admettre qu'il a été entraîné malgré lui, que chez lui les forces de résistance étaient insuffisantes pour lutter avec avantage contre l'entraî-

nement des impulsions maladives, en un mot qu'il n'est pas coupable, qu'il n'était pas libre et l'on doit l'absoudre comme malade.

Ce critérium est fixe sans doute, mais présente un inconvénient majeur, il suppose prouvé ce qui précisément est à prouver. Ce que le juge demande au médecin expert, ce n'est pas un diagnostic seulement, c'est le rapport qui existe entre ce diagnostic et le crime reproché, c'est le degré de responsabilité du prévenu. Il ne suffit pas de dire que le sujet en expertise est atteint d'imbécillité ou d'infirmité mentale, il faut surtout montrer comment cette affection est susceptible de diminuer ou d'annuler sa responsabilité. Soit un persécuté, qui est en même temps un vagabond et qui fréquente des milieux malsains; eh bien, s'il commet un délit de droit commun, un vol, un assassinat, sans aucune connexion avec son infirmité mentale, pour quelle raison serait-on amené à la faire intervenir?

Sur quoi se fonde-t-on en effet pour attester l'irresponsabilité? Sur l'ignorance, l'impulsion irrésistible, la contrainte; mais, ces conditions n'existant pas, sur quoi se baser? En réalité, sur rien, et le critérium de la maladie n'en est pas un. En outre, ce critérium fixe est sujet à de fausses interprétations. Quelle que soit l'affection mentale dont il s'agit, elle est susceptible d'amélioration, de rémission, même de guérison. Quel sera pendant ces périodes l'état de la responsabilité? Si le sujet guéri, ou tout au moins considéré comme tel, commet un crime, le médecin expert pourra-t-il être toujours assez certain de la disparition complète de la maladie pour affirmer la responsabilité?

De plus, il ne semble pas douteux que l'irresponsabilité doive entraîner une tutelle. Si un individu est déclaré irresponsable, il n'est pas admissible qu'il jouisse de la liberté de ses actes ; c'est donc, pour une personne reconnue aliénée à propos d'un unique délit, la séquestration à vie qui s'impose.

Pour toutes ces raisons, nous ne croyons pas qu'il soit possible d'accorder au critérium de la maladie une grande valeur au point de vue médico-légal, et nous admettons qu'il n'y a pas lieu de faire pour les aliénés en général et en particulier pour les dénués de sens moral dont nous nous sommes spécialement occupé une infraction aux règles ordinaires et qu'il faut examiner, pour les crimes commis par eux, les conditions ordinaires de la responsabilité.

Traitant du principe délimitateur de la criminalité et de l'aliénation. M. Dubuisson, médecin à Sainte-Anne, a fait de l'iniutimidabilité le caractère distinctif du diagnostic différentiel. Ce caractère dont Lombroso, et après lui Ferri, avaient fait un signe essentiel du criminel-né se rencontrerait exclusivement chez l'aliéné.

Être accessible à l'intimidation est un état d'âme proche parent de la peur ; or, nous lisons dans Despine (*Psychologie naturelle*, t. II) le récit de l'exécution d'Avril, compagnon de Lacenaire, qui ne fut nullement intimidé par les préparatifs de l'exécution et qui resta insensible devant l'instrument du supplice. Ferri cite l'exemple du parricide John Key, autrefois menuisier, décapité à Cincinnati, qui aida le bourreau à raccommorder la guillotine, puis se mit joyeusement dessous.

Peut-être, cependant, ces criminels-là étaient-ils fous ; on n'en a pas donné l'observation.

Nous nous sommes attaché à réunir quelques observations qui nous ont paru présenter quelques caractères communs suffisant pour les grouper ; entre autres, et c'est là-dessus surtout que nous avons insisté : l'absence du sens moral ; et nous leur avons appliqué les notions précédemment émises sur la responsabilité.

OBSERVATIONS

OBSERVATION I

B... F..., dix-sept ans. A la suite d'un homicide commis dans des circonstances particulières, est condamné à être enfermé dans une maison de correction ; convaincu plus tard d'aliénation mentale, il est séquestré à Avignon, d'où il fut transféré à Bassens (son domicile de secours étant en Savoie).

Antécédents héréditaires : Père atteint de démence sénile, la mère présente des idées de persécution et du délire mystique.

Antécédents personnels : Peu de renseignements sur le jeune âge. A treize ans, il est envoyé chez les frères de l'école chrétienne ; il se fait remarquer par sa bonne conduite, son intelligence, son exactitude ; il ne tarde pas à s'attirer la confiance de ses supérieurs qui le font entrer au noviciat, bientôt, le jeune B..., dont le caractère est versatile, néglige ses exercices, fait montre de mauvais instincts, bref, est renvoyé. Après quelques mois de vagabondage, il réussit à apitoyer sur son sort une âme charitable qui le place dans une maison de

secours. Heureux de se sentir à l'abri du froid et de la faim, B... se conduit très bien pendant quelque temps, puis commet de nouveau quelques méfaits, sur lesquels nous n'avons pu avoir des renseignements, et est renvoyé.

Dans cette dernière maison B... avait fait la connaissance d'un alcoolique vicieux, homme d'une cinquantaine d'années. Les deux amis se retrouvent et G..., qui a quelque argent, offre à B... de le loger, de le nourrir, de l'entretenir, à condition qu'il accepte ses propositions honteuses. B... n'y voit pas d'inconvénient. Les deux amis vivent ensemble, font des voyages, etc. Mais un jour G... demanda à son commensal de lui rendre un important service : J'ai assez de la vie, lui dit-il ; je n'ose pas me frapper, mais si tu consens à me tuer je te donnerai telle somme d'argent, plus un billet à ordre que tu pourras aller toucher à A... La proposition est immédiatement acceptée ; G..., qui redoutait qu'au dernier moment B... ne reculât, lui fait prendre plusieurs absinthes, l'excite à fumer beaucoup, puis le conduit dans un endroit écarté ; sur les indications de G... relativement à l'endroit où il fallait frapper, B... lui donne quatre coups de couteau et le laisse pour mort.

Quelque temps après B... ayant dépensé l'argent qui lui avait été remis de la main à la main, se présente chez le notaire d'A... pour toucher le montant de son billet ; il éprouve quelque difficulté, et, comme il n'a plus d'argent, il se rend chez le commissaire de police, fait des aveux et est écroué.

Il fut traduit devant la cour d'assises.

Voici le rapport médico-légal qui fut produit.

« B... F... est le fils d'une mère atteinte de délire de persécution avec idées démonomanes, type de délire transmissible par hérédité sous toutes ses formes. Le père est dans un hospice, affaibli intellectuellement.

« B... F... a reçu une éducation vicieuse. Son tempérament est lymphatique et il a des stigmates de dégénérescence physique, de l'asymétrie crânienne. Par naissance et par éducation, il est destiné à devenir un dégénéré moral.

« Errant et vagabond, il a fait la connaissance de l'alcoolique

et obscène G... qui sous cette double influence, alcoolisme et perversion de la sensibilité physique, est hanté par des idées de suicide. Tous deux se livrent à des excès de tous genres et G... demande à B... F... de le tuer.

« Journallement dans nos asiles on entend une certaine classe d'aliénés faire pareille proposition.

« Levés dès le matin, ils font de nombreuses libations dans les cafés et G... façonne B... au crime en le faisant fumer et boire à l'excès. B... F... intoxiqué suit G... qui lui indique où doivent porter les coups. B... F... frappe et s'enfuit.

« Nous l'interrogeons, nous le prenons de toutes les façons pour connaître les vraies dispositions mentales dans lesquelles il était à ce moment ; il cherche à ramener ses idées, à vouloir préciser, mais il ne sait pas. Il y a eu véritablement à ce moment confusion, trouble dans son esprit, et il répond invariablement avec indifférence : Je vous ai tout dit. Le dégénéré moral n'est plus à même de pouvoir réagir désormais contre l'idée et le penchant mauvais ; il paraît inconscient et tout à fait cynique. Chez les héréditaires la folie affecte principalement les sentiments, l'intelligence restant relativement intacte.

« Nous croyons que c'est une erreur d'admettre une liberté absolue, ainsi que les résultats qui peuvent en être la conséquence ; la liberté est toujours relative, et chacun de nous en a une dose différente originelle. Notre force de résistance au mal provient d'une association d'idées actives et d'idées de contraste. Chez un être affaibli, usé par certains excès, ces idées de lutte, de contraste ne s'éveillent que très lentement et même pas du tout.

« L'ivresse seule peut donner lieu à de véritables accès de folie transitoire sous l'influence desquels l'individu présente un trouble des facultés plus ou moins considérable. On le voit alors commettre des actes dangereux et criminels et dont il ne conserve le plus souvent qu'un souvenir extrêmement vague et confus.

« Des faits contenus dans ce rapport nous concluons :

« B... F... est par hérédité fortement prédisposé à l'aliénation mentale. Déjà, il existe chez lui quelques-uns des signes qui indiquent un commencement morbide, tels que : perversion de la sensibilité et des sentiments affectifs, affaiblissement de la volonté ; en un mot, c'est un semi-dégénéré.

« Dans ces conditions, il a été plus que tout autre incité à commettre le crime sous l'influence alcoolique.

« Mais son intelligence reste complète, et il doit être déclaré responsable de ses actes avec une certaine atténuation.

« *Signé : ABRAM.* »

B... F... fut envoyé dans une maison de correction ; là, il aurait été atteint d'un accès d'aliénation mentale, ce qui le fit envoyer à Bassens.

Pendant son séjour à l'asile, nous avons pu étudier sa mentalité et nous rendre compte que si B... est d'une intelligence moyenne, il est, par contre, dénué de sens moral. Tous ses actes sont ordonnés vers sa satisfaction personnelle ; il est très égoïste ; pour lui, une action est bonne ou mauvaise selon qu'elle lui est utile ou nuisible. Il nous a répété bien souvent que s'il se fût douté que le meurtre de G... pût lui occasionner quelque désagrément, il ne l'aurait certainement pas accompli ; mais, disait-il, je ne savais pas que je pusse être répréhensible, puisque je n'ai frappé G... que sur sa demande formelle, qu'il m'a rétribué pour lui rendre ce service et d'ailleurs, ajoutait-il, on ne m'a jamais appris que ce fût mal de tuer un homme. Ce qui démontre en outre l'inconscience absolue du jeune criminel, c'est qu'après avoir dépensé l'argent qu'il avait en poche il s'est paisiblement rendu à A... chez le notaire de G... pour y toucher le montant de son billet.

Il ne nous paraît guère possible de mettre le crime sur le compte de l'intoxication alcoolique, résultat des nombreuses libations de la journée, car B... avouait avoir accompagné G... de son plein gré, avec l'intention ferme de se prêter à son désir, et s'il a absorbé force absinthes, c'était moins pour fortifier sa

résolution que pour suivre les conseils de son ami qui l'engageait à boire pour se prémunir contre une défaillance physique.

Le caractère de B... est très instable et apte à subir les moindres influences. Pendant qu'il se trouvait à l'asile, il avait l'espoir de pouvoir s'engager dans un régiment d'Algérie et affirmait qu'il ferait tout son possible pour se bien conduire. Or, un jour, sous un prétexte quelconque, survint un chemineau, un colporteur qui eut le loisir de causer avec B... Peu de jours après cette conversation, B... s'évadait. Repris, il fut mis en prison.

Si nous résumons en quelques mots la mentalité de B... nous constatons qu'il est un égoïste, privé de sens moral, que l'hérédité qui pèse sur lui est lourde et que, partant, il ne saurait être rendu entièrement responsable de ses actes, qu'il y a par conséquent lieu de le faire bénéficier d'une responsabilité partielle : c'est ce qu'avait conclu le médecin expert.

OBSERVATION II

G... L... est une enfant de onze ans, élevée par l'administration des Enfants assistés. Elle est la fille naturelle de B... G..., demi-crétine morte deux ans après la naissance de son enfant.

Placée comme bergère chez des paysans, la petite G... L... aimait à vagabonder et à manquer l'école. Son père nourricier l'avait renvoyée parce qu'elle lui avait volé des fruits.

Le 12 septembre 1893, à 9 h. 1/2 du matin, elle a incendié l'habitation de B... G... qui ne voulait pas qu'elle fréquentât ses deux fillettes.

Quatre jours après, à 11 heures du matin, elle met le feu à la maison de la veuve B..., âgée de soixante et onze ans, qui

l'avait réprimandée parce qu'elle avait laissé les chèvres brouter dans son champ.

Cinq jours plus tard, à 5 heures du soir, elle incendie l'habitation de G... qui avait manifesté l'intention de la prendre comme bergère.

G... L... fut dénoncée par deux fillettes confidentes de ses aveux : arrêtée et confrontée avec les deux fillettes, elle nia tout d'abord énergiquement, puis finalement avoua.

Antécédents héréditaires : Son père était un imbécile.

Antécédents personnels : Aucune maladie dans l'enfance ; mais dès son plus jeune âge, elle avait fait montre du plus mauvais caractère ; elle était vicieuse, facilement irritable, menteuse, voleuse, gourmande et portée à l'onanisme.

En ce qui regarde les divers incendies qui lui sont reprochés, elle refuse tout d'abord de répondre, puis, pressée de questions, elle donne de ses actes criminels les motifs futiles que nous avons indiqués. Elle ne manifeste aucun regret. Chaque fois qu'elle a allumé un incendie, elle n'était sous aucune influence morbide ; ni angoisse, ni hallucination, ni crise nerveuse ; elle n'avait pris aucune boisson fermentée. Elle a agi par vengeance, sachant parfaitement ce qu'elle faisait, ayant bien soin de s'esquiver aussitôt le feu allumé, ne restant point là, soit pour voir briller la flamme, soit pour aider au sauvetage.

Son intelligence est suffisamment développée : elle sait lire, écrire et tricoter ; mais elle est totalement dénuée de sentiments affectifs ; elle n'a pas de sens moral ; mais elle n'ignore pas qu'elle commet de mauvaises actions ; c'est, à notre avis, une vicieuse absolument responsable que son jeune âge seul peut mettre à l'abri de la sanction pénale ordinaire.

OBSERVATION III

G... C... est un enfant naturel de père et mère inconnus.

En 1872, à l'âge de seize ans, il était berger. Le lendemain de la Toussaint, il alluma dans la nuit deux incendies à une heure d'intervalle pour se venger d'un propriétaire qui lui avait fait dresser une contravention par le garde champêtre. Lorsqu'il eut allumé le premier incendie, il s'en fut coucher; on vint l'appeler pour porter secours; il y alla et après avoir coopéré quelques instants à la chaîne, il s'esquiva et alla mettre le feu à un autre bâtiment appartenant au même propriétaire. Soupçonné, il fut interrogé, mais nia énergiquement, puis avoua lorsqu'il fut confronté avec les témoins accusateurs.

L'administration des enfants assistés à laquelle il appartenait intervint et il fut relâché.

L'année suivante il met le feu à une meule de paille.

Ses excès de boisson le rendirent épileptique, et il fut enfermé à Bicêtre de 1874 à 1877.

Libéré par la guérison de l'épilepsie, il reprend le métier de berger.

En 1877, il allume divers incendies pour des motifs dont il n'a gardé aucun souvenir, ses motifs étaient faibles ou nuls.

Ordinairement il était le premier à donner l'alarme et à aider au sauvetage.

Son patron, se méfiant de lui, le renvoya. G... C... mit le feu chez lui. Arrêté, il commença par nier et accuser autrui. Enfin, devant des preuves accablantes, il avoua. Comme il avait été traité à Bicêtre pour épilepsie, le juge d'instruction le fit examiner par deux médecins experts qui le déclarèrent irresponsable. Il fut séquestré à l'asile de Dijon après une ordonnance de non-lieu.

Malheureusement, le rapport médico-légal qui demandait son internement ne fut pas communiqué au directeur de l'asile de

Dijon. et G... C..., en y arrivant, simula l'épilepsie. Comme deux ans après il était guéri, il fut libéré et reprit son métier de berger.

En 1887, il fut de nouveau inculpé de nombreux incendies volontaires ; vu son précédent séjour à l'asile de Dijon, il fut soumis à l'examen d'un médecin expert, à qui il avoua, sans honte ni regret, ses crimes antérieurs, mais il nia énergiquement ceux dont il était inculpé, affirmant connaître le coupable, mais ne vouloir le dévoiler que devant le jury.

Le médecin expert affirma la responsabilité du prévenu qui fut condamné à 6 ans de réclusion.

G... C... présentait des symptômes de dégénérescence physique, d'ailleurs peu accusés, entre autres une légère asymétrie faciale.

G... C... n'est pour nous qu'un individu privé de sens moral. Pour s'en convaincre il suffit d'étudier les conditions dans lesquelles son premier crime s'est produit, que se passe-t-il ? Un propriétaire le trouvant en défaut, lui fait dresser une contravention ; immédiatement l'idée de vengeance se présente à l'esprit de G... C..., elle eût probablement poussé aussi bien chez tous ; jusque-là rien d'anormal. Mais, au lieu de rechercher un moyen de vengeance correspondant à l'injure qu'il avait reçue, G... C... va immédiatement aux extrêmes et tente de brûler son ennemi. Plus tard, les incendies qu'il allume ont tous la même raison d'être : il a été renvoyé, il met le feu ; il a été enfermé, il met le feu, ainsi de suite. Il y a disproportion évidente entre le crime commis et le motif allégué.

Ce qui démontre bien qu'il n'ignore pas la portée morale des actions qu'il commet, ce sont ses dénégations obstinées, le souci qu'il prend d'égarer les recherches.

Y a-t-il obsession ? Évidemment non. Il y a chez ce criminel une connexion intime entre les idées d'injure personnelle et d'incendie ; l'une évoque dans son esprit l'idée de l'autre ; mais ceci n'a rien de morbide. Il met le feu parce que c'est le moyen le plus simple qu'il ait à sa disposition pour arriver à son but et qu'il a l'espoir d'être moins facilement découvert.

Sa responsabilité doit donc être considérée comme entière.

OBSERVATION IV

L..., né en août 1872, est entré à l'asile en juin 1889 et en est sorti en septembre de la même année.

Sa mère, laborieuse et assez intelligente, est hystéro-épileptique depuis la mort de son premier enfant ; rien d'anormal du côté paternel.

L... est d'une taille peu élevée, d'une faible constitution, sujet à la céphalalgie. Il a toujours été d'un caractère sombre, jaloux, très irritable, ne supportant aucune réprimande. Il aime à frapper, à torturer les animaux, se livre pour les plus légers motifs à des actes de violence envers sa jeune sœur dont il est excessivement jaloux et pour laquelle il a conçu une haine violente. Il a volé plusieurs fois sa mère ; il entre dans des accès de colère à la moindre contrariété, il brise les meubles, profère des menaces, etc.

Son admission à l'asile fut provoquée par une scène de fureur pendant laquelle il se promenait dans la rue armé d'une masse et d'une fourche, menaçant de tuer sa sœur et d'autres personnes. Cette exaltation se dissipa quelques heures après son entrée ; il l'attribua à un litre de vin qu'il avait bu.

Pendant son séjour à l'asile, il fut calme, tranquille, et sur ses instances réitérées, sa mère le fit sortir.

Depuis qu'il est sorti de l'asile, sa sœur a continué à être en butte à ses mauvais traitements ; il injurie et vole sa mère qui a plusieurs fois cherché à s'en débarrasser en le faisant interner de nouveau ; malheureusement, elle n'a pu y parvenir parce que son fils ne présente pas de troubles intellectuels notables. Il est du reste très sobre, très intéressé et travaille assez bien si on lui donne chaque jour de l'argent qu'il met à la caisse d'épargne.

Pas de signes de dégénérescence — pas d'idées délirantes. —

En somme, ce jeune homme présente seulement de la perversité morale. Il est doué de mauvais instincts, et doit être considéré comme responsable.

OBSERVATION V

D... Marie-Louise, née le 11 février 1877. Entrée à l'asile le 28 juillet 1893.

Antécédents héréditaires : Son père, d'un caractère emporté et irritable, était alcoolique : il est mort d'une affection de poitrine ; son frère, soldat aujourd'hui, est resté jusqu'à vingt ans à la colonie des Douaires. Une de ses sœurs a trente-sept ans, vit de la prostitution et a eu trois enfants dont deux sont vivants. Son autre sœur a vingt-neuf ans et a eu dix enfants dont trois seulement vivent actuellement.

Élevée au biberon par sa mère qui n'avait pas grand soin d'elle, D... a été mise à l'hospice à trois ans. Là, elle a appris à lire et à compter, à travailler à la couture mais sans aucun goût. Elle est d'un caractère sournois et bizarre. Depuis l'âge de douze ans, elle a paru vicieuse ; elle avait une tenue lascive et des habitudes d'onanisme.

Ses règles sont apparues à quinze ans. A cette époque elle quitte l'hospice et se place comme bonne, fait une place en dix-huit mois. Dans l'intervalle, elle s'était retirée chez sa sœur et là se serait livrée à la prostitution. Elle poursuivait de ses propositions les enfants qui sortaient des écoles. Enfin, elle a été prise en flagrant délit d'attentat à la pudeur avec un jeune homme de vingt ans sur un banc du boulevard de la ville. Elle fut condamnée à un mois de prison. A la suite de cette condamnation, elle tente de se jeter à l'eau dans un lavoir très fréquenté. Elle a ensuite deux attaques convulsives avec cris et gestes désordonnés, la première d'une durée d'une nuit, la seconde de

deux jours. C'est à la suite de ces crises qu'elle a été réintégrée à l'hospice, puis envoyée à l'asile.

M. L... ne présente aucun trouble intellectuel, elle est d'un caractère surnois et difficile. Elle est très émotive, très irascible et lorsqu'elle est en colère, elle n'a plus aucune retenue. Elle est très coquette et s'habille avec prétention. Elle travaille cependant régulièrement. Elle est de petite taille, assez bien conformée; elle n'a d'autre stigmate physique qu'un léger strabisme.

OBSERVATION VI

B... Paul-Arsène, seize ans, né le 8 avril 1878. Entré à l'asile le 30 mai 1894.

Antécédents héréditaires : Grand'mère paternelle bizarre, son grand-père s'est noyé. Il n'a jamais eu de maladies, si l'on excepte la rougeole qu'il a eue à Paris. Il a été à l'école jusqu'à l'âge de douze ans. Son maître disait à ce moment qu'il n'avait pas toutes ses facultés, bien qu'il eût plusieurs prix et qu'il eût facilement obtenu son certificat d'études.

Déjà à l'école, il s'était échappé deux fois à la suite d'observations qu'on lui avait faites.

Il est placé à douze ans, comme petit clerc, chez un greffier où il arrive à gagner cinquante francs par mois; après un refus d'obéissance à un commis-greffier, celui-ci lui ayant donné un coup de règle, il riposta en lui lançant une chaise à la tête et ne voulut plus revenir au bureau.

Placé chez un boucher suivant son désir, au bout de quatre mois, il refuse de travailler.

Un jour que sa mère l'avait battu à la suite d'une désobéissance, il la menaça de la gifler. C'est à cette époque qu'il parle de se jeter à l'eau.

Il insultait tout le monde, prenait plaisir à martyriser les animaux et sourit encore lorsqu'on lui rappelle cela.

Il est irascible et convient que lorsqu'il est en colère, il ne sait plus ce qu'il fait et frappe plus qu'il ne voudrait.

Pas d'habitudes d'onanisme avérées ni de perversion sexuelle.

Devant nous, il a une attitude convenable. Il pleure de la peine qu'il a faite à sa mère, mais il lui garde rancune et refuse de lui écrire.

Au point de vue physique, son buste manque de proportion avec ses jambes qui sont trop grandes. Taille 4 m. 55. Il a les yeux très gros. La voûte palatine est ogivale, la figure comme tout le reste du corps est absolument dénuée de poils malgré ses seize ans accomplis. Son crâne est bien conformé.

Depuis son entrée à l'asile, il ne s'est livré à aucun acte de violence; son intelligence n'est pas développée; il est irritable, très entêté et a des idées enfantines; il voudrait jouer continuellement avec les autres malades qu'il aime à taquiner.

Ces deux observations que nous copions dans le compte rendu du Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de 1894, rédigé par le D^r Devay, nous semblent intéressantes au point de vue qui nous occupe.

Dans les deux cas, l'hérédité est chargée et les stigmates de dégénérescence sont insignifiants. Dès le jeune âge ces deux enfants montrent un caractère mobile, sournois et violent; ils sont complètement dénués de sens moral et en cas de délit, leur responsabilité ne saurait être considérée comme entière; sans être des impulsifs, il n'en est pas moins vrai que ces enfants sont venus au monde avec des tendances vicieuses, des instincts pervers que l'éducation n'a pas corrigés, et dont la responsabilité doit remonter aux ascendants. Nous les considérons comme n'étant que partiellement responsables.

OBSERVATION VII

V. G..., vingt-trois ans. *Antécédents héréditaires* : son frère aîné a été interné comme atteint de folie partielle : pas de renseignements sur les ascendants.

Antécédents personnels : Caractère violent, emporté, ne pouvant souffrir aucune observation, dès son enfance il aurait fait preuve d'instincts mauvais ; il se divertissait à poursuivre certaines personnes en les menaçant de coups de pierres.

A dix-sept ans, à la suite d'excès alcooliques, le jeune V. G... est pris d'un accès de délire furieux et est enfermé dans un asile comme étant atteint d'intoxication alcoolique. Pendant son séjour à l'asile, qui dura trois ans, le malade présente des hallucinations de la vue et de l'ouïe, ainsi que des conceptions délirantes, mystiques. Ces symptômes s'amendent assez rapidement ; guéri ou considéré comme tel, V. G... est rendu à sa famille.

Mais si les hallucinations et les conceptions délirantes avaient disparu, le caractère ne s'était pas modifié ; à son père qui veut le diriger, V. G... répond par des menaces, puis pour un motif des plus futiles, après une simple observation, le frappe mortellement d'un coup de hache.

Le premier internement le fait bénéficier de l'excuse légale de la folie et on le réintègre à l'asile.

État physique : Quelques stigmates de dégénérescence, tels que : prognathisme, asymétrie crânienne.

État mental : Avant l'accès de folie typique, V. G... n'avait jamais éprouvé d'hallucination ; il n'en a jamais eu depuis ; mais dans son enfance, vers l'âge de dix ans, il a eu une illusion dans les circonstances suivantes : se trouvant dans la cam-

pagne, il aurait tout à coup aperçu un noyer se précipitant sur lui; il en avait ressenti une grande frayeur.

L'intelligence est peu développée; c'est à peine si V. G... sait lire; il déclare n'avoir jamais eu la patience d'étudier les lettres, parce qu'il lui était difficile de fixer longtemps son attention; cela le fatiguait.

Les sentiments affectifs, nuls pour le père, sont conservés pour la mère.

La mémoire est bonne et conservée.

Nous n'avons jamais observé chez lui aucune période d'agitation; l'attitude molle, apathique et indifférente n'a jamais varié.

En ce qui regarde le crime qu'il a commis, V. G... reconnaît parfaitement qu'il n'aurait pas dû frapper son père, mais il ajoute immédiatement que si son père ne lui avait pas fait mille misères, s'il ne l'avait pas « cherché », le fait ne se serait pas produit.

V. G... traite son père comme une mouche importune; le jour où son père l'agace trop, il le frappe avec le premier instrument qui lui tombe sous la main, sans s'inquiéter du résultat.

Au point de vue médico-légal, V. G... est-il un dément? Si nous englobons sous le nom de démence, avec Chauveau et Faustin Hélie, toutes les maladies de l'intelligence nous devons admettre l'origine pathologique du crime qui lui est reproché: la disproportion existant entre l'acte et le motif invoqué, l'indifférence du meurtrier et l'absence des sentiments affectifs mettent en évidence la déséquilibration des facultés intellectuelles.

Doit-il s'ensuivre que V. G.... soit irresponsable? Nous ne le pensons pas: les menaces réitérées doivent faire écarter l'idée de l'impulsion morbide; d'ailleurs, ainsi que le prouvent les menaces non suivies d'effet, il a eu plusieurs fois la force de résister et aucun fait nouveau n'est venu aggraver son état mental. En réalité, nous croyons que le meurtrier aurait pu victorieusement résister; il savait d'autre part que cette action était

répréhensible, il devrait donc être considéré comme responsable ; cependant l'hérédité inconnue pouvant être lourde, car si nous ne la connaissons pas, nous savons du moins que son frère était fou, nous eussions admis pour lui une responsabilité atténuée.

OBSERVATION VIII

D... Armand, vingt-quatre ans, mis en prison à la suite d'une tentative d'homicide, est soumis à l'expertise médico-légale.

Nous résumons ci-après le rapport médico-légal.

État physique : Stigmates de dégénérescence corporelle, un crâne plutôt petit, la physionomie d'un garçon de 15 à 16 ans : impossibilité d'élocution telle que la prononciation d'un mot : oui ou non, ne s'effectue qu'après une ou deux minutes d'effort. L'inculpé a été pour cette raison réformé du service militaire.

État mental : Se plaint de son grand-père et d'un des employés de ce dernier, le nommé D... Un jour, lassé de toutes les souffrances qu'il endurait par le fait, de ce dernier, D... va l'attendre à la porte d'un café ; il avait en main un pistolet chargé ; sitôt qu'il l'aperçoit, il fait feu. C'est pour ce fait qu'il est mis en prison où, dit-il, il se trouve très bien. Quand on lui fait remarquer que les coups de pistolet qu'il a tirés sur D... (car il a fait feu à deux reprises différentes) auraient pu le tuer, il ne manifeste aucun regret.

D... est un insuffisant au point de vue intellectuel ; à la prison de Chambéry, le gardien de la prison a remarqué combien son intelligence était obtuse : il fallait lui faire comprendre par signes ce qu'on voulait lui voir faire.

Les renseignements fournis par le maire de B. S. M. montrent qu'il existe une tare du système nerveux dans la famille de l'inculpé, et que l'insuffisance mentale n'est point fortuite dans la famille : le père était peu intelligent ; deux sœurs de

l'inculpé sont imbéciles ; dans la parenté du grand-père, il y a deux imbéciles nés d'une sœur de celui-ci.

Le rapport médico-légal conclut : « D... ne jouit pas de la plénitude de ses facultés mentales ; il est insuffisant en jugement, sentiments et volonté. La mentalité est en état de démence congénitale, autrement dit : imbécillité. A mon avis, il y a lieu de le considérer comme irresponsable, dangereux pour la sécurité d'autrui et après lui avoir fait application de l'article 64 du Code pénal, de demander à l'autorité préfectorale son placement dans un asile d'aliénés. »

D... est envoyé à Bassens.

Ce qui caractérise l'état mental, en dehors des lacunes intellectuelles assez profondes, c'est l'irritabilité du caractère ; pour un rien, D... entre dans de violents accès de colère ; il n'a de plus aucun sentiment affectif, et ne se soucie que de son bien-être. Quand il était chez son grand-père, il ne voulait pas travailler, et c'est parce que, malgré les observations, il entendait rester oisif, qu'il a conçu un sentiment de haine à l'égard de D... qui aidait ses parents.

D... est surtout un immoral, qui se laisse guider par ses instincts ; mais les profondes lacunes intellectuelles que l'on remarque chez lui le rendent incapable de diriger son existence ; nous avons vu, de plus, que son hérédité était chargée. Pour tous ces motifs, nous le considérons comme irresponsable.

CONCLUSIONS

De cette modeste étude, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

1° La dégénérescence mentale peut ne s'accuser que par l'absence du sens moral.

2° L'absence du sens moral ne suffit pas à conférer l'irresponsabilité, mais peut faire admettre la responsabilité partielle.

3° La responsabilité partielle s'établit par les caractères de l'acte incriminé et aussi par l'examen physique et psychique de son auteur.

Vu :

POUR LE DOYEN, L'ASSESEUR,

A. LACASSAGNE

Vu :

LE PRÉSIDENT DE THÈSE,

A. LACASSAGNE

Vu et approuvé :

LE RECTEUR,

G. COMPAYRÉ

